

## Voyage, écriture, altérité

Nicolas Bouvier

*Ecrivain*

POUR COMMENCER, deux mots sur mon itinéraire. C'est la lecture des atlas, entre huit et douze ans, à plat ventre sur le tapis de la bibliothèque, qui m'a conduit au voyage. Et le voyage ensuite, à l'écriture.

Au retour d'une absence qui avait duré presque quatre ans et m'avait conduit au Japon, j'ai compris que si je gardais tout cet Orient dans ma tête, elle allait éclater comme une citrouille trop mûre. Il fallait que je raconte.

Je me suis alors mis au travail, à l'établi, pour me forger des mots comme autrefois on forgeait des clous, avec l'aide d'une pléiade d'écrivains aujourd'hui disparus et auxquels je dois presque tout. J'adore les dettes; un homme sans dette ne m'inspire pas confiance. La phrase la plus stupide que j'aie entendue à mon retour — et je l'ai entendue souvent — c'était : « MOI, je n'ai jamais rien dû à personne ».

Je dois donc tout, sauf la manière. Comme Kurt Vonnegut l'écrivait dans « Palms Sunday » : « good writers are burglar's proof » (les grands écrivains sont incambriolables). Personne ne peut imiter Akutagawa, Dylan Thomas, Vladimir Holan, Ossip Mandelstam, Céline, Henri Michaux, Giono, etc. Ce que ces bien-fauteurs nous donnent, ce ne sont pas des leçons de style, mais d'entrain, de courage et, dans le meilleur des cas, un peu de cette liberté intérieure derrière laquelle je courrai toute ma vie sans espoir de la rattraper.

L'essence de la bonne écriture n'est donc pas pour moi un talent — notion spacieuse et floue —, mais le courage de dire les choses telles qu'on les a réellement perçues et non comme un consensus de personnes « autorisées » souhaiteraient qu'on les aie senties.

Dans ce travail de cordonnier je me suis très vite heurté aux insuffisances du langage qui découlent souvent de nos carences

personnelles, mais existent aussi objectivement. Si le langage est bien un des serviteurs, un des miroirs du monde, c'est un serviteur souvent absent, un miroir presque toujours embué. En cherchant à rédiger ce qui devait être le simple compte rendu d'une longue route, je me suis aperçu qu'un certain nombre de choses refusaient d'être dites, et que plus elles étaient centrales et essentielles, plus elles renâclaient à être réduites à des mots. La raison de cette réticence étant, je crois, que le monde est sans cesse et partout polyphonique et qu'à ce monde, nous ne prêtons par « insuffisance centrale de l'âme » (Antonin Artaud) qu'une attention monodique... ou pas d'attention du tout. Quand nous lisons la partition, nous n'en lisons le plus souvent qu'une ligne.

Il existe cependant des instants éblouissants et trop brefs où nous cessons de percevoir les choses comme isolées, solitaires, autonomes, disjointes, orphelines et où les harmoniques qui régissent leur ordonnance nous parviennent dans un déferlement éperdu, heureux. Chacun de nous a connu et connaîtra encore ces moments de « présence plénière » (Kenneth White) que nous nommons « illuminations ». Dans le bouddhisme japonais on les appelle « satori » du verbe « satoru » qu'on pourrait traduire par « recevoir conscience » et ce sont justement ces instants qui ne se laissent pas décrire. Dans les traditions chinoises et japonaises, les poèmes composés lors de, ou juste après cet « éveil », souvent obtenus après une ascèse terrifiante, sont totalement incohérents, incongrus, éclatés, parce que le bonheur de cette brusque saisie du réel ne peut se réduire à un discours rhétorique, linéaire, si bon soit-il.

En voyage j'ai, par usure physique, fatigue, ou au contraire après une excellente sieste dans le trèfle, vécu quelques-unes de ces illuminations et je ne suis jamais parvenu à en rendre vraiment compte. Quand je dis « en voyage » je ne songe pas à dire que ces instants fulgurants soient le monopole de l'état nomade; ils peuvent aussi bien survenir dans la cellule d'un moine ou dans le lit d'une femme. De même, je n'accorde aucune supériorité à la littérature pérégrine sur celle des sédentaires. Il y a des écrivains qui ont besoin de géographies et d'autres de concentration : des voyageurs et des voyants. J'appartiens à la première famille.

Pour revenir aux limites du langage, Rimbaud — c'est quand même l'année Rimbaud — est un exemple édifiant.

Dans sa folle jeunesse, Rimbaud s'est pris pour un démiurge. Il a vraiment cru que les mots pouvaient tout dire et il a pris de grands risques pour tout leur faire dire. On peut dire qu'il a mis sa vie en jeu dans cette aventure. Il a même donné à un de ses recueils ce titre « Illuminations ». Une illumination ne peut pas être écrite. C'est évident. Quand il a reconnu son erreur, il est allé vendre des fusils aux Abyssins. Peut-être même des moulins à café « Peugeot ». C'est un point très discuté par les critiques.

Il s'est fait commerçant pour ne pas devenir fou.  
 Fou comme Hölderlin  
 Fou comme Nerval  
 Fou comme Nietzsche  
 Fou comme Artaud

Le meilleur comme le pire de ce que nous vivons ne peut pas être dit.

Les mots ont leurs limites parce qu'ils ont une odeur, une couleur, une histoire, une opacité. Ils ont été mêlés à quantité d'affaires louches et sont fichés à la police. Ils ont traîné dans toutes les bouches comme de très vieilles cuillers. Ils ne peuvent exprimer pleinement ni l'horreur ni la félicité de vivre.

Il y a donc quelque part une douane du silence.

Les douaniers sont encore des mots. Ils s'appellent « ineffable » ou « indicible » ou encore, en grec « apophatikos ». Ce sont les derniers de notre vocabulaire et son aveu d'impuissance. Qui s'approche de cette douane y risque sa raison. Son langage se désincarne, blanchit, s'ossifie, comme un drap d'hôpital ou un squelette. Si cette douane est franchie, tout bascule dans l'opaque, dans l'innommable, dans le blanc : il n'y a plus de texte, il n'y a plus de noms.

Pas de perfection sans combustion et disparition.

Si le langage pouvait exprimer la totalité du monde sensible, ce dernier n'aurait plus besoin d'un support physique. Je parie qu'il disparaîtrait; le firmament s'éteindrait comme une chandelle soufflée. Nous retournerions droit comme une flèche au Verbe originel qui a tout créé.

Heureusement pour nous, notre langage est trop indigent et bancal pour nous exposer à ce risque. Il est assez plaisant de constater que nous devons notre survie à cette carence.

C'est pourquoi je ne connais pas de textes parfaits. Mais j'en connais de si beaux que je les copie à la main les jours de déprime pour me redonner du courage.

Ils sont presque tous blancs.

Ils s'approchent de cette douane qu'ils ne franchiront jamais.

Par exemple Hölderlin :

Oh Weh ! wo nehme Ich die Blumen  
und den Sonnenschein  
wenn es Winter ist ?  
Die Mauern stehen sprachlos und kalt  
im Winde klirren die Fahnen

ou Henri Michaux

Emportez moi dans une caravelle  
dans une vieille et douce caravelle  
dans l'étrave ou, si l'on veut, dans l'écume  
et perdez moi au loin... au loin

ou Vladimir Holan

Voici le moment où le lac gèle à partir  
de ses rives  
et l'homme à partir de son coeur

enfin chez Rimbaud :

Mon paletot aussi devenait idéal  
j'allais sous le ciel, Muse  
et j'étais ton féal.

Langue allégée, épurée à l'extrême, mots débarrassés de leurs scories, lignes chauffées à blanc.

Si l'écriture a pouvoir de consolation, parfois de transmutation quasi alchimique, je ne lui reconnais pas le pouvoir de créer ou de détruire *ex nihilo*. L'écrivain ne fabrique ni les mots ni les choses, il les marie, et lorsque le mariage est réussi, le lecteur qui a aussi tout ou presque tout vécu mais n'a pas fait ce travail de greffier, claque dans ses doigts et se dit : « c'est ça ! c'est exactement ça ! mon Dieu, j'aurais pu y penser ».

Même évoqué par un écrivain de génie, aucun paletot, jamais, ne deviendra idéal.

Je crois que la musique et le rire, autres valeurs universelles, vont parfois plus loin dans la communication avec l'« Autre ».

Dans le magnifique livre *Orénoque-Amazone* d'Alain Geehrbrand publié voici plus de trente ans, un épisode m'a frappé : ils sont quelques ethnologues ou flibustiers français dans un véritable blanc de la carte. Leur guide et interprète amazonien vient d'être noyé dans un rapide. Ils échouent leurs deux pirogues sur une petite anse sableuse. Ils sont aussitôt entourés de sauvages sortis de nulle part, silencieux et hostiles, leurs arcs avec flèches au curare déjà bandés. Ils n'ont plus aucune chance de parler, peut-être encore une chance de s'entendre. Qui sait ? Ils passent sur leur enregistreur une cassette de Mozart. Et ces Indiens prêts à tuer écoutent, posent leurs armes, écoutent encore, sortent de petites flûtes de leur barda et s'échinent à suivre la partition. Fin des hostilités. Tout s'éclaire; cette jam session impromptue devrait figurer dans toutes les histoires de la musique, car je ne vois aucun discours qui aurait pu tirer ces malheureux étrangers d'affaire.

Lorsque saint Jean est revenu de l'île de Patmos où Dieu lui avait parlé, il a déclaré que ce qu'il avait entendu, il ne pouvait pas le dire. Dommage ! S'il avait eu une flûte de Pan accrochée à sa ceinture, peut-être bien qu'il nous aurait joué un petit quelque chose.

Lorsqu'en 1945, l'Empereur Hiro-Hito s'est adressé à la nation japonaise et a récité un poème du Moyen-Age pour lui faire accepter l'humiliation de la défaite, les campagnards qui ne l'avaient jamais entendu ont été frustrés et déçus qu'il utilise des mots et parle en japonais. Ils pensaient que le langage de ce Dieu

était exclusivement fait des voix de la nature : vent, tonnerre, ressac, averse, course sèche des feuilles mortes... mais des mots !? rien que des mots qu'ils ont peut-être prononcés eux-mêmes. Non.

Pour qui voyage, et surtout à la campagne, aux limites évoquées plus haut s'ajoute la difficulté — par exemple pour trouver son chemin — d'avoir affaire à des interlocuteurs incompréhensibles et j'ajouterai qu'on s'amuse beaucoup à réduire cet obstacle par de petits pictogrammes faits avec la pointe du pied dans le sable ou par un langage gestuel qui, à mesure qu'on progresse vers l'Est devient plus inventif, nuancé, ingénieux et, au moins jusqu'à l'Indus, plus obscène.

Ensuite, bien entendu, pour chaque pays où l'on séjourne un peu, on se fait un glossaire « ad hoc » (pour moi le vocabulaire photographique et celui du mécanicien sur voiture) et de bons éléments de grammaire, non seulement pour tenter de se faire comprendre mais surtout pour mieux comprendre l'interlocuteur parce que les structures linguistiques en disent très long sur l'état, sur les équilibres, sur la nature d'une société.

Il n'est pas mauvais de se mettre aussi en tête deux ou trois douzaines de proverbes. Je précise que je n'ai aucune estime pour les proverbes, sortes de crottes mentales nées d'une résignation populaire qu'on ne peut que déplorer et qui tient partout le même discours subalterne. Rien n'établit, par exemple, qu'une « bonne renommée » vaille mieux qu'une « ceinture dorée ». Cette alternative est spécieuse; je serais sans doute d'un commerce plus agréable si j'avais *aussi* une ceinture dorée. Mais l'intérêt des proverbes est qu'ils abordent avec un angle propre à chaque culture les mêmes situations, généralement désastreuses. En Occident « un malheur n'arrive jamais seul », en Orient c'est « une piqûre de guêpe sur un visage en pleurs ». En outre, placés au bon moment, les proverbes signifient que, même si l'on ne peut pas se faire entendre, on a justement apprécié la cocasserie ou la gravité des circonstances.

Enfin — et c'est beaucoup mieux — dans quelques pays privilégiés, l'étranger peut utiliser la POESIE comme carte de visite ou déclaration d'intention. Je pense ici à la Perse où au Japon, na-

tions où, par transmission orale ou tradition lettrée, la poésie est aussi populaire que chez nous le loto ou le football.

Hivernant en Azerbaïdjan iranien, j'avais eu tout loisir de découvrir la magnifique poésie classique (Kayam, Haafez, Nizami, Attar, etc.) du cru. J'étais tombé sur un quatrain de Haafez qui résumait de façon saisissante l'état nomade :

Même si la route est incertaine  
et l'abri de ta nuit peu sûr  
sache que toute route a son terme  
que tout voyage a sa fin  
ne mange pas ton coeur

Nous l'avions fait peindre par un calligraphe sur la portière de notre petite voiture. Des mois plus tard, sur les pistes hostiles et dans les patelins abandonnés de Dieu de l'Est iranien, ce poème nous a servi de passeport et de sauvegarde. Dans les rassemblements, parfois patibulaires, qui nous entouraient aux étapes, il s'est toujours trouvé quelqu'un — flic, infirmier ou « politique » exilé dans l'Est — pour déchiffrer d'une voix stupéfaite :

Giachte mansel bashra tardi...

et cette petite compagnie rongée par le trachome et quelques autres maux divers, entonnait et terminait d'une seule voix

... Tich rôhi niist, kourô niist  
Rhem mechor...

en opinant du bonnet.

Pouvoir ici de la poésie et du sens partagé qui rejoint presque celui de la musique.

Dans la vie de voyage, l'incompréhension et l'inintelligibilité ont aussi parfois leurs vertus. Une énigme non résolue tient plus à l'esprit que des propos compris d'emblée et aussitôt rangés au rayon des phénomènes sans surprises.

Lors d'un bref séjour dans une prison en Kurdistan, un détenu m'avait posé cette colle : « un château blanc sans porte ». Tout le

temps que j'ai tourné et retourné cette devinette dans ma tête sans en trouver la réponse, le visage de mon interlocuteur n'a cessé de m'apparaître. De retour à Tabriz, comme je donnais ma langue au chat, une de mes élèves m'a dit : mais voyons ! c'est un OEUF, un enfant l'aurait deviné ». Le visage de ce prisonnier a disparu avec ma perplexité, preuve qu'elle nous attache au moins autant aux autres que les certitudes et les évidences. Ce qui nous renvoie droit comme une flèche à la Tour de Babel.

Pour les agnostiques, je rappelle en deux mots l'histoire racontée dans l'Ancien Testament. Les hommes qui parlaient tous la même langue s'étaient mis en tête de construire une tour qui atteindrait le Ciel. Jehova qui désapprouvait cette entreprise inventa alors une centaine de langues différentes et la confusion qui s'ensuivit paralysa cet immense chantier. Comme quelques autres fables de l'Ancien Testament, celle-ci m'a toujours paru douteuse. Comment croire qu'un Dieu tout puissant et omniscient ait pu s'alarmer d'un projet aussi enfantin que ridicule ?

Il suffit de voir les représentations qu'en ont données Breughel l'Ancien et quelques autres pour comprendre que cette malheureuse affaire était vouée à l'échec par la géométrie euclidienne et par les lois que Newton allait plus tard découvrir. Si large que soit la base, fatalement les obliques se rejoignent juste sous les premiers nuages. Le résultat final est un décevant pâté de terre au sommet tronqué, entouré comme un gâteau de mariage par une route en spirale où l'on voit la fumée monter des fours à brique et des échoppes des maréchaux-ferrants. Il fallait beaucoup de chevaux pour transporter la terre jusqu'au Ciel. Dieu ne pouvait que s'amuser de cette fourmilière inutile.

Dans la tradition juive hassidique, on trouve une version plus plausible et satisfaisante de cette tour inachevable et inachevée : les hommes parlaient tous la même langue. En ce temps-là comme aujourd'hui, ils ne faisaient que se plaindre du temps, les femmes de leur mari, les époux de leur femme, gémir sur leur santé et l'approche de la mort. Cette litanie était devenue si monotone que personne n'écoutait plus personne. Sachant d'avance, à quelques mots près, ce que l'Autre allait dire, on ne lui prêtait plus la moindre attention. C'est donc pour échapper à l'indifférence et à l'ennui que nous nous serions lancés dans cette construction

inepte. A en croire certains auteurs, même ce défi n'aurait pas suffi à tirer l'humanité de son laconisme et de sa torpeur. En regardant attentivement la toile de Breughel l'Ancien, il m'a bien semblé entendre chanter quelques coqs, et le fouet des charretiers claquer dans le froid, mais aucune voix humaine. La tour se serait édifiée dans un silence de mort. Dieu qui contemplait ce gâchis avec un sourire navré aurait alors, dans son infinie miséricorde, créé toutes ces langues, dialectes ou patois différents pour réveiller une curiosité qui s'était éteinte.

Notre esprit étant plus occupé de ce qu'il ne saisit pas que de ce qu'il a déjà compris, l'Autre qu'on ignorait encore la veille était d'un seul coup devenu personnage énigmatique, objet d'hypothèses, d'étude et d'intérêt.

Je suppose que vous avez compris les quelques mots que je vous ai adressés ce soir, mais si vous n'avez pas *tout* compris, vous risquez bien de vous en souvenir plus longtemps.